

Le rayon vert.

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère . Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... ».

Je n'avais rien à faire de particulier cette après-midi là, aussi, puisqu'il était question d'un des plus beaux sites de Bretagne, et d'un mystère attirant la foule, je résolus d'aller voir cette installation insolite.

Et le piano se tenait bien là, étal, noir, à la laque lumineuse et impeccable, au bord de la falaise du haut de laquelle on voyait les vague battre violemment des rochers tout aussi noirs en abandonnant une grosse écume mousseuse qui tourbillonnait lentement dans l'air avant de s'anéantir.

D'abord, je restai les mains dans les poches, longtemps, assez circonspect, étonné d'être si seul – l'article promettant des promeneurs, des curieux, après tout. Puis, doucement, avec appréhension, je sortis une main de mes poches, en vérifiant que personne n'arrivait. J'avais peur, par le geste que j'allais accomplir, de bouleverser quelque chose dans l'équilibre de l'instant ou dans les forces de la nature – en vrai enfant. J'avançais timidement un doigt vers une touche d'ivoire, et le résultat ne me parut pas très concluant : les cordes du piano avaient-elles été coupées ou le vacarme de la mer empêchait-il d'en entendre la moindre note ? Peut-être avais-je appuyé trop délicatement sur la touche ? Je n'avais pas non plus envie de reprendre le geste, et commençais à m'ennuyer. Il faisait froid, le vent était même carrément glacé.

Frigorifié, fatigué par la route, et même si je ne pouvais nier la beauté du site, j'en avais marre, assez pour ma journée. J'avais cru d'abord à une manœuvre publicitaire locale, émanant de l'office du tourisme, et le désert des lieux laissait conclure à un pitoyable échec de la tentative. Et moi, alors, que faisais-je ici ?

La présence du piano sur cette falaise était au premier abord assez troublante, mais on se fait vite à tout, de nos jours, plus rien ne surprend longtemps nos esprits blasés, et finalement c'était assez décevant. Sa présence m'apparaissait maintenant plus incongrue, gênante, voire ridicule que magique.

Quitte pour la surprise et pour tout intérêt, donc, je me disais que je pouvais au moins rentabiliser mon déplacement en profitant de la beauté des lieux par quelques randonnées. Je décidai alors de partir à la recherche d'une chambre libre dans le coin.

La rouquine de l'hôtel était charmante, et ses yeux prévisiblement bleus faisaient se demander pourquoi la mer ici négligeait cette couleur. J'avais lu quelque part qu'avant, au Moyen-âge, je crois,

dans le coin, les roux étaient supposés être les émissaires de l'Enfer, leurs cheveux ayant brûlé à quelque flamme diabolique. Dans les romans de la mystique chevaleresque, un danger étrange, difficilement compréhensible se profilait toujours dans le sillage de leur présence trouble.

Elle me demanda en souriant si j'avais vu le piano. J'aurais aimé sentir une nuance d'ironie dans sa voix, de sarcasme. Mais elle était malheureusement tout à fait enjouée. Ça a tout de suite tout gâché. J'aime difficilement les êtres prévisibles. Cependant, j'ai bien dit : « difficilement », on ne sait jamais ce qui peut arriver, il faut se méfier de ses habitudes.

Lui ai-je tout de même demandé conseil pour des lieux de ballade ? Je ne sais plus vraiment.

« Un effondrement soudain d'une falaise a failli m'avoir, un soir de novembre, il y a des années, je crois », murmura mon compagnon de randonnée, avec calme.

J'ai dû un peu lire la musique triste de ses mots sur ses lèvres, je pense, pour saisir ce qu'il me disait, car sa voir était couverte par le vacarme des vagues s'effondrant sur le pied de la falaise.

Il s'était confié après que je lui avais tenu le bras, pour l'aider à monter une pente un peu raide. Il avait cependant attendu pudiquement d'avoir repris un peu de distance pour me parler. Le soleil était assez haut dans le ciel, l'heure de midi devait approcher. Le vent, par intermittence, rageait sur nous, faisait courber les herbes, se tordre les buis au bord du précipice, avant que ses voix aiguës, aussi stridentes qu'une alarme, n'aillent se jeter dans le vide, pour disparaître aussi vite qu'apparues.

« Je ne sais plus exactement combien de temps cela fait. Tout est flou depuis, il n'y a que l'image de ma chute avec celle des tonnes de gravats et de roche qui demeure nette. Parfois, je me demande si j'ai bien survécu à cet événement. Je dis cela, mais ce que j'ai perdu ce jour-là avait plus de valeur que ma vie, alors c'est comme si c'était moi qui était tombé. Ç'aurait été mieux, en fait. »

Le type avait une soixantaine d'années et je n'étais pas sûr qu'il fût du coin. Il parlait assez peu, semblait m'écouter quand moi je le faisais, mais je n'en étais pas sûr, et en tout cas ne regardait rien autour de lui, fixant le bout de ses chaussures de marche. Il était grand et maigre. Il parlait peu, ai-je dit, mais quand il le faisait, c'était fulgurant.

J'aurais voulu continuer à discuter avec lui, mais nous avons rencontré un groupe de touristes asiatiques, japonais je crois, qui prenait des photos en portant des masques de tissu sur le visage. A leur vue, brusquement, mon compagnon me salua et disparut dans un détour du chemin.

J'étais un peu dépité, mais finalement, qu'y a-t-il d'étonnant de rencontrer un original et des touristes en quête de nouveauté au bord d'une falaise ? Les hommes sont comme ça : décousus d'âme et passionnés par des broutilles. Capricieux, en somme, des enfants qui jouent à vivre intensément au bord du vide.

Après tout, moi-même, pris un instant au dépourvu par l'abandon soudain de mon inconnu, après une rapide hésitation sur le chemin que j'allais désormais emprunter seul, puisque jusque-là c'était

bien lui qui m'avait guidé dans les sentiers de terre rouge qui bordaient les falaises, agités par un vent glacial et strident, moi-même, ainsi, n'avais-je pas décidé de me diriger à nouveau vers mon piano de la veille ? La veille où j'avais alors pris la décision que peu m'importait ce fichu piano.

Par caprice, donc, je m'engageais dans un embranchement des chemins qui me semblait diriger vers l'instrument solitaire, une pente légère qui serpentait au milieu de rochers granuleux et rouges, la tête hérissée de touffes d'herbe d'un jaune de paille, paysage martien troublant qui laissait se demander pourquoi des sondes spatiales allaient chercher si loin sur d'autres planètes la beauté de terres qui nous sont données à quelques heures de route des lieux où nous travaillons, dormons et mourons dans leur indifférence silencieuse.

Le sol était périlleux alors je devais me retenir aux herbes et saillances des rochers pour ne pas dévaler la pente, je gardais les yeux sur mes pieds pour assurer mon pas, je marchais dans une lenteur de bobine film avançant au ralenti, si bien que je ne découvris le modeste établissement qu'au dernier moment, alors que je me trouvais devant lui. Un établissement ? Le mot était trop ambitieux pour qualifier cette caravane d'aluminium profilant une tenture au vert défraîchi annonçant la « Crêperie Le Rayon vert », tenture qui recouvrait cinq tables en plastique désertes recouvertes de nappes de tissus aux couleurs qui avaient dû être vives et qui étaient passées. Je connaissais le rayon vert et son pouvoir mythique de révéler à ceux qui le contempaient leur véritable sentiment et celui des autres. Je ne savais plus si j'avais appris cela d'abord du roman de Jules Verne ou du film de Rohmer. Je décidai de m'installer à une de ces tables pour me reposer et peut-être en apprendre plus sur moi-même.

Ce n'était évidemment pas l'effet d'un rayon vert, mais le cœur de la serveuse – voire de la patronne ? elle paraissait cependant bien jeune- de la gargote mobile m'apparaissait tout de même mis à nu : elle semblait avoir dépassé le désespoir, elle semblait s'ennuyer atrocement, la tête appuyée sur ses bras posés sur son comptoir fêlé, à tel point que même ma présence semblait ennuyer son ennui – je l'irritais. Un gros chien noir allongé devant la caravane, et que je n'avais pas vu d'abord, somnolait en ronflant, agité de tics nerveux lui faisant gratter l'air vide frénétiquement à un rythme assez régulier. Je demandai à la fille si des japonais ou des chinois étaient venus plus tôt manger, elle me répondit d'un geste de l'index pointant le vide : « disparu, le piano ».

Je regardai la carte d'un œil inattentif. Elle était écrite en français, mais aussi en anglais, en idéogrammes asiatiques, chinois ou japonais, et bien sûr, en breton. Si les noms des crêpes se voulaient originaux, les prix étaient assez bon marché. Un des noms étranges m'attira : « La jeune fille de Liszt ». La carte était aussi défraîchie que le reste de la caravane, et n'avait donc pas été aménagée pour la circonstance particulière du piano sur la falaise. Cette « jeune fille » était-elle une œuvre du pianiste compositeur que je ne connaissais pas, ou un hommage à l'épouse de Wagner ?

La jeune fille au comptoir ressemblait-elle un peu à la rouquine de l'hôtel ? Je n'aurais su trop le dire, mais cette question me trotta dans la tête, autant incapable d'y répondre que de savoir d'où elle me venait.

Puis -fut-ce le vent jouant dans l'herbe ou le regard vert de la jeune fille ?- les premières mesures de la seconde rhapsodie hongroise me traversèrent l'esprit. Je commandai une bière bretonne et la dite crêpe. La bière était fraîche et amère, et la crêpe, même si finalement peu originale, était copieuse, faite d'œufs et de fromage de première fraîcheur accompagnés d'une roquette craquante à l'assaisonnement parfait.

« Cette crêpe est délicieuse, dis je avec entrain pour moi-même.

-Je tiens ce talent de ma mère ! Tout est dans le doigté lors de la préparation. Il faut savoir être ferme ou légère à l'instant juste, sans qu'il y ait de règle. Se fier à son intuition, me dit-elle en souriant.

-Son intuition..., poursuivis-je d'un ton rêveur.

-Oui. Mais pas seulement tenir compte de la « personnalité » des ingrédients : la fraîcheur ou grosseur de l'œuf ou l'épaisseur du jambon, par exemple. Il faut aussi savoir capter la personnalité du client, pour faire la crêpe parfaite pour lui, celle qu'il attend sans le savoir. Qui comblera un manque, apportera un équilibre. J'ai un talent rare pour ça. C'est pour ça que je travaille dans ce petit restaurant, je peux avoir les clients sous les yeux ! »

C'était vrai que je me sentais plus léger, joyeux même. Je repensai à la note que j'avais frappée doucement sur le piano la veille, alors que je ne l'avais pas entendue, et elle traversa mon esprit avec la suite de la seconde rhapsodie hongroise de Liszt.

« C'est vrai, je dois l'avouer, je me sens mieux. Et, sans indiscretion, vous m'avez perçu dans quel... état, dis-je en regrettant un peu le dernier mot, tout en léchant la mousse de ma bière qui avait recouvert mes lèvres.

-Ah, ça, je serais incapable de le dire. C'est un don, une intuition, quelque chose que je sens là (elle montre le sommet de son ventre) et qui guide mes gestes. Après... »

J'étais un peu déçu de la réponse, et restai silencieux pendant qu'elle lavait quelques assiettes.

« C'est pour ça, le « rayon vert », demandai-je en souriant ?

-De quoi ? » Elle n'avait pas l'air de saisir.

« Le rayon vert, c'est en hommage à vos yeux révélateurs ? »

Elle pouffa de rire avec un l'air de ne rien comprendre à ce que je disais.

« Le nom du restaurant ? Il avait déjà ce nom des années avant que j'y travaille ! »

J'ai dit que les astres montraient une indifférence silencieuse. Cependant, un jour, j'ai entendu à la radio une émission sur la musique des astres. Une onde acoustique serait retenue dans le cœur de

chaque étoile. Nous ne pouvions les entendre, seulement les voir animer les surfaces des étoiles. Or, ces derniers jours, des éruptions violentes avaient gonflé la surface molle du soleil. Je me demandai si ce restaurant et sa serveuse n'était qu'une manifestation optique de cette musique de notre bonne vieille étoile ?

Tout cela, je crois que je l'ai dit à la jeune serveuse, mais je ne sais plus vraiment si c'était à ce moment là, ou plus tard.

Je commandai avec plaisir une crêpe sucrée, qui fut tout autant délicieuse que la première.

« Le cadre est sublime, et le temps est au beau fixe, mais je m'étonne que vous restiez là : enfin, vous vous avez bien remarqué qu'il n'y a personne, et il n'y aura plus jamais personne – le piano n'est plus là !

-Je ne vais pas abandonner mon restaurant. On ne peut pas laisser les choses que l'on a sous sa garde comme ça, parce que d'un coup elles ne vous servent plus à rien, ou que vous, vous ne leur servez plus à grand chose. Et puis, je ne suis pas sans client : il y a vous tout de même, me répondit-elle avec sérieux.

-Mais quand je m'en irai, il n'y aura plus personne et vous retournerez à l'accablement dans lequel j'ai cru vous trouver, sauf si...

-Sauf si ?

-Sauf si vous me servez de guide dans le coin : vous devez bien le connaître ce pays !

-Alors là, d'abord, vous guider ici, ça, j'en serai bien incapable. Vous ne devez pas avoir beaucoup voyagé pour ne pas savoir que les habitants d'une contrée sont les derniers intéressés par celle-ci, les derniers à la connaître. Et surtout les premiers embarrassés quant à savoir ce qu'il peut bien y avoir de si intéressant à voir chez eux pour qu'on vienne de loin leur demander sa route, parfois dans des langues qu'on aurait jamais crues possible. Ensuite, vous n'avez qu'à rester avec moi, car, personnellement, je ne peux pas m'absenter de mon restaurant, comme je vous l'ai déjà dit, continua-t-elle en souriant. Et puis vous, par exemple, vous avez une tête à travailler dans un bureau, alors si, moi, je débarquais, totalement égarée, en plein milieu de votre journée, et même si votre service informatique était en panne, vous n'abandonneriez certainement pas votre poste pour me guider dans le labyrinthe des rues.

-Non, c'est vrai. C'est sans doute vrai. Pourquoi alors ne pas le faire déménager ce restaurant, tout simplement ? Plier bagage...

-Mon patron m'a déposé ce matin et m'a dit qu'il ne savait pas quand il allait pouvoir revenir me chercher et remorquer le restaurant. Il faut dire qu'il assiste à l'enterrement d'un proche...

-Je comprends. Dites, ça a dû vous étonner ce piano pour que vous retrouviez ici : a-t-on découvert qui l'a déposé ici, et pourquoi?

-Je dois répondre malheureusement répondre non à toutes vos questions ! D'abord, ma présence n'a rien à voir avec ce piano. Si je suis là aujourd'hui, c'est une pure coïncidence : mon patron ne veut pas avoir de point de chute établi, ça le préoccupe, alors il tourne un peu partout, sans plan de route établi longtemps à l'avance. Selon ses envies. C'est seulement en arrivant ici que nous avons entendu parler de ce piano, et ça aussi ça a eu l'air de préoccuper mon patron. On n'en a pas appris plus sur le moment. Et, personnellement, ce qui m'intrigue c'est moins l'apparition du piano ici, mais sa disparition – ça ne vous étonne pas, vous, qu'il ait pu disparaître si facilement ?

-Je dois admettre que maintenant que vous me le dites, c'est assez étrange. Encore que... ce sont peut-être, tout simplement, les autorités municipales qui l'ont fait déplacer ?

-Non, puisque j'ai vu passer ce matin la police municipale qui était assez embêtée. Elle m'a même interrogée, pour vous dire. Comme le maire se demandait comment il devait réagir – laisser le piano sur place ou le faire évacuer, finalement ça les soulageait d'un problème. Mais ils se demandaient comment on avait pu le déplacer deux fois sans se faire remarquer, même en pleine nuit, alors que la presse avait attiré des curieux. »

C'est vrai que c'était étonnant, et quand je suis étonné, j'ai soif, je ne sais pas pourquoi. Alors, j'ai commandé une autre bière. Quand la fille m'a servi, je lui ai demandé son nom : Morgane. Une fille fée, en somme, une vraie, née de la mer.

« Vous ne voudriez pas partager avec moi cette bière ? Je vous invite, évidemment !

-D'accord, ça je peux. Ça ne vous dérange pas si je mets un peu de musique ? »

J'acceptai avec enthousiasme. Le vent soufflait un peu, les vagues résonnaient fort au pied des falaises, et c'était bon d'entendre la seconde rhapsodie hongroise de Liszt ailleurs que dans son crâne, fondue dans ce concert capricieux de la nature.

« Vous pensez que ça intéresserait votre patron si je lui proposai de vous suivre dans vos périples avec un piano. Les pianos-bars ont beaucoup de succès. Et j'interprète assez bien la musique allemande.

-Un piano-bar des confins, des solitudes ! Une excellente idée, je trouve. Ce serait assez sympathique, je dois reconnaître, dit-elle en riant, remettant une mèche blonde aux reflets d'une blancheur lunaire que le vent avait poussée entre ses dents blanches. »

A un moment - la mousse des bières depuis longtemps avait séché dans les verres, et je ne saurais trop dire comment nous en sommes arrivés là - je lui ai dit qu'elle avait sur moi un pouvoir de fée. Elle m'allégeait. Elle a ri et m'a prévenu que le pouvoir des fées ne durait qu'une belle saison. Je lui ai répondu que c'était déjà pas mal une belle saison dans une vie.

Quand je suis parti de la falaise, me dirigeant entre les touffes d'ajoncs, j'éveillai le chant

mélancolique des gravelots, avant leur envol soudain, et lent cependant. Le vol bas d'une sterne tenant un petit poisson dans son bec rouge me fit penser qu'il y avait peut-être un marais profond, pas loin.

Dans la voiture, j'hésitai à me rendre au village, pour savoir si l'on avait résolu l'énigme du piano évanescent. Je pouvais même appeler mon patron et lui donner mon congé définitif, pourquoi pas. Qu'est-ce qui retient un être à sa vie, après tout, si ce n'est une volonté de confort, qu'un vent peut briser, un mouvement du cœur rompre. Un simple embranchement dans les routes, des panneaux indicateurs affichant des noms inconnus, ouvrent parfois vers de nouvelles existences.

Et si je retournais la chercher, la jolie fille blonde, ou au moins lui demander son numéro ?

Je ne sais plus à quel moment j'avais tourné mon volant dans cette direction, je ne suis même pas sûr de l'avoir véritablement fait. Quand j'arrivai enfin sur la plate-forme où j'avais abandonné Morgane, je ne m'étonnai pas trop de ne plus retrouver le restaurant mobile. C'est très rare qu'on retrouve vraiment les êtres qu'on a abandonnés dans cette vie.

Je ne m'étonnai pas non plus de redécouvrir le piano à « sa » place.

Le vent semait le pollen des fleurs sans parcimonie, avec générosité. La lune influait secrètement sur le mouvement des marées, la mer battait fortement la face de la falaise. Est-ce que la lune aussi avait son onde musicale éternellement inaudible pour nos oreilles ?

Le temps des vacances allait un jour revenir, avec sa régularité étonnamment fade, mais pour l'heure était-il achevé.

Je m'étonnais que la pluie ne nous trouvât pas. Le piano et moi, qui n'osait l'approcher. Essayer de retrouver la note de la lune, celle qui influait la danse de la mer, et que j'avais jouée à mon arrivée sur les lieux, et qui avait tout décidé, peut-être... Peut-être.

Mais est-ce que dans une autre partie de ma vie, avant un embranchement particulièrement éclairé, ou bien perdu dans le noir intense de la nuit, j'avais vraiment appris à en jouer ?

Au loin, des gens frappaient la mer de leurs rames pour tenter d'atteindre la rive avant la nuit. On aurait dit qu'ils n'avançaient pas, demeuraient éternellement immobiles. Un mouvement inconscient, instinctif de la ma rétine les fit reculer loin de ma vue, devenir d'abord infimes, puis disparaître. Ou c'était déjà la nuit ?...

